



HAL
open science

Réflexions autour de la notion de parasite sonore

Jean-François Augoyard

► **To cite this version:**

Jean-François Augoyard. Réflexions autour de la notion de parasite sonore. Urbanité sonore, 1989, vol. (n°), 13 p. hal-02104006

HAL Id: hal-02104006

<https://hal.science/hal-02104006v1>

Submitted on 11 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

REFLEXIONS AROUND DE LA NOTION DE PARASITE SONORE

Jean-François Augoyard

1) ATTENDUS ET INATTENDUS D'UNE APPROCHE SOCIOLOGIQUE APPLIQUEE À L'ENVIRONNEMENT SONORE.

Le sociologue a-t-il quelque chose à dire sur l'environnement sonore? A-t-il même quelque chose à dire sur l'environnement en général, tel qu'on l'entend dans les sciences de l'environnement?

De droit, rien ne s'y oppose. De fait, la sociologie et l'anthropologie sociale n'ont été, que très parcimonieusement associées à l'important effort de connaissance qui est actuellement en oeuvre sur l'objet environnemental. Aussi, avant de proposer quelques réflexions autour de la notion de parasite sonore, voudrais-je d'abord esquisser un tel état de fait, à savoir : d'une part ce que les sciences de l'environnement sonore ont demandé jusqu'à présent aux sciences sociales et d'autre part ce qu'elles ne leur demandent pas, les inattendus que les sciences sociales seraient en mesure de leur apporter.

1. CE QUE LES SCIENCES DE L'ENVIRONNEMENT SONORE ONT DEMANDÉ AUX SCIENCES SOCIALES.

Depuis quelques années, on commence prudemment à demander aux sciences sociales d'apporter leur maillon à la connaissance des effets des nuisances sur l'homme, mais on ne peut pas dire que la connaissance sociologique ait été vraiment concernée jusqu'à présent. L'étude des coûts sociaux du bruit ou l'évaluation des effets physiologiques ou psychologiques du bruit sur une population statistique n'évoquent que de manière lointaine la dimension proprement sociale des phénomènes étudiés. Il ne s'agit encore que d'une collection d'individus, non pas de lien social ou de relations interpersonnelles. On est bien loin d'avoir utilisé l'essentiel des connaissances accumulées depuis Emile Durkheim et Marcel Mauss.

Autre trait remarquable, et comme il en est pour d'autres sciences de l'homme, les sciences de l'environnement sonore ne convoquent l'analyse sociologique qu'en fin de parcours. Le facteur collectif n'est que le dernier maillon d'une chaîne d'analyse qui se déroule selon le paradigme de la démarche de laboratoire (*in vitro*). Nous touchons ici à la question du modèle de connaissance sous-jacent que Pierre Schaeffer évoquait il y a déjà plus de vingt ans¹ à propos des évolutions de la théorie musicale. Est-ce que toute connaissance sur le sonore doit être fondée sur le schéma acoustique? Doit-on faire comme si, au début, était toujours le signal physique, le reste, moins mesurable, venant par surcroît, de façon non absolument nécessaire. De ce reste, le plus considéré est sans doute le "sujet" psycho-acoustique moyen (celui qui sert à étalonner le décibel). Viendront ensuite les facteurs collectifs et culturels pour les questions les plus floues et les plus indécidables. Ainsi, pour utiles qu'elles soient les récentes et nombreuses études sur les effets auditifs et extra-auditifs du bruit ont conforté cette image solitaire de l'homme en face de l'environnement. Aujourd'hui, dans les sciences de l'environnement, le facteur humain est décliné au singulier.

2) CE QUE LES SCIENCES SOCIALES POURRAIENT APPORTER AUX SCIENCES DE L'ENVIRONNEMENT SONORE.

Utilisées de façon plus systématique, les sciences sociales pourraient apporter deux types de contribution à la connaissance de l'environnement sonore.

1) Une contribution critique : *relativiser la question du bruit.*

Tout émergeant qu'il soit, le bruit nuisant n'est qu'un phénomène remarquable dans l'univers sonore actuel. Il n'échappe pas à un certain nombre de lois, de processus techniques, normatifs et sociaux qu'on voit fonctionner sur d'autres objets. Le bruit ne doit pas cacher l'environnement sonore. La démarche utilitaire de lutte contre le bruit ne doit pas remplacer une connaissance plus large et plus fondamentale parce que moins pressée par une finalité immédiate. Ainsi, malgré une analyse toujours plus fine des effets auditifs et extra-auditifs du bruit, on ne sait pas encore grand'chose sur l'acte global d'entendre et d'écouter².

2) Une contribution spécifique : *contextualiser la question du bruit.* Par nature, la démarche sociologique doit se préoccuper précisément de la *situation, du contexte* des phénomènes étudiés. Dans cette perspective, la connaissance des réactions de l'individu moyen étudié in-vitro par la psycho-acoustique ne suffit plus. Ceci est particulièrement vrai pour les cas de bruit de voisinage irréductibles à la seule analyse de laboratoire. Les "problèmes" de bruit sont aussi à saisir sur le vif (in situ). Quel est le contexte spatial et architectural? Quel contexte économique et culturel? Quelles sont les formes de sociabilité, quelles types de relations interpersonnelles sont engagées jusqu'au coeur des conflits de nuisance sonore les plus aigus?

C'est précisément cette dimension des relations interpersonnelles qui sera aujourd'hui développée comme exemple.

2 - ENVIRONNEMENT SONORE ET COMMUNICATION INTER-PERSONNELLE.

1) QUELQUES PRECISIONS SUR LA COMMUNICATION INTER-PERSONNELLE.

On fera difficilement l'économie de quelques considérations théoriques particulièrement nécessaires pour tout ce qui touche à la communication et sans lesquelles la suite du propos verserait dans le flou.

La communication inter-personnelle n'est pas très commode à définir en elle-même, sinon de la manière la plus triviale qui soit : l'échange d'information entre individus. Pour en dire un peu plus, le temps nous manquerait. En effet, le sens étymologiquement premier de la *communicatio* (la mise en commun de quelque chose) a été fondu dans la quantité de théories et savoirs variés, sinon divergents, accumulés depuis cinquante ans³, au point qu'au sein de l'actuelle jungle des différentes "communications", il faut spécifier l'existence d'une dimension interpersonnelle. De ce point de vue, on peut simplement indiquer de quelles réductions insidieuses il convient de se garder.

Première réduction : s'en tenir à la communication verbale, symétrique, *in praesentia* : tous caractères inhérents au modèle occidental du dialogue. Ainsi, sans dépasser la taille d'un petit groupe à portée de voix ou de regard, la communication interpersonnelle peut inclure plus de deux personnes. Mais, par ailleurs, il existe des communications interpersonnelles non symétriques (le récepteur ne répond pas verbalement) ou encore différées dans l'espace ou le temps. Dans ces variantes favorisées par les nouvelles techniques de communication, l'autre, le "destinataire" de la théorie de l'information, pourra par exemple être absent et répondre plus tard, ou par un autre médium⁴. Ces situations n'excluent pas l'intentionnalité laquelle, même plus diffuse que dans l'archétype du dialogue, reste le discriminant essentiel pour qu'il y ait communication interpersonnelle.

Deuxième réduction : s'en tenir au modèle linguistique. A côté de la matière langagière phonologique ou scripturaire, d'autres formes de communication interpersonnelle, "découvertes" ou indiquées autrefois⁵ ont été analysées de façon plus systématique depuis une trentaine d'années. On a ainsi tenté de trouver le système derrière ce qui pouvait apparaître d'abord un "amas confus" -pour reprendre le mot de Saussure- de sons, de gestes, de mouvements, de positions dans l'espace. C'est l'Ecole américaine dite "de Palo Alto"⁶ qui a inauguré avec le plus d'audace ces tentatives pour fonder de tels systèmes, ainsi : la kinésique de Birdwistell et de Scheflen (langage des mimiques et postures), la proxémique de Hall (signification des distances interpersonnelles), le jeu codé des interactions sociales (Bateson, Goffman). Il y a non seulement une variété de codes communicationnels mais, selon le principe de redondance, leurs usages sont la plupart du temps croisés et concomitants.

Troisième réduction : s'en tenir à la théorie de l'information. Attachée d'abord à la performance des technologies de transmission, c'est la première théorie de l'information⁷ qui a postulé la priorité du contenu sur la forme, la recherche d'un rapport signal sur bruit aussi favorable que possible à la quantité d'information transmise. Extrapolée abusivement, souvent déformée⁸, c'est sous la forme de réemplois douteux que la pensée de Shannon et Weaver est venue conforter cette représentation qui nous venait de l'âge classique, à savoir que l'évaluation d'un énoncé porte d'abord d'une part sur le contenu, d'autre part sur la clarté de la forme, que la valeur du signifiant est fonction de sa transparence par rapport au signifié. L'Ecole de Prague en linguistique et, encore, l'Ecole de Palo Alto sont les deux courants qui ont le plus largement contribué à attirer l'attention sur la dimension contextuelle de la communication. Ainsi, en situation concrète, on parle souvent pour ne rien dire : le sens peut alors tenir à d'autres raisons que le "contenu"; c'est la simple volonté de contact avec les autres (faire du lien social); c'est le simple plaisir de proférer la parole⁹; c'est le fait que la parole n'est qu'un support secondaire de la communication, les yeux ou la mimique disant tout autre chose. Ou encore, le fait que l'acte de parler vaille pour lui-même; auto-référentiel, il sort de la classe des phénomènes informatifs pour entrer dans celle des actions performatives¹⁰.

L'exemple du parasite sonore qui sera développée par la suite illustrera précisément ces caractères par lesquelles la *communication* dont nous usons tous les jours ne se réduit ni à une performance linguistique, ni à une transmission d'information et moins encore à ce qu'il est convenu d'appeler ainsi dans les milieux technico-commerciaux.

2) COMMUNICATION SONORE ET ENVIRONNEMENT SONORE ?

Une dernière remarque paraît nécessaire : est-il légitime de rapprocher communication et environnement? En effet, du point de vue théorique, la thématique générale des sciences de l'environnement et celle des sciences de la communication semblent n'avoir rien de commun.

La réalité est bien différente, en particulier, pour ce qui concerne l'environnement sonore. Dans les relations interpersonnelles, notre culture nous fait porter l'attention sur les sons verbaux, mais ce n'est qu'une partie du matériau sonore utilisé. Dans la parole, il existe des sons verbaux a-sémiques ; c'est la part intonatoire de la parole mais aussi divers autres sons d'accompagnement, embrayeurs sonores ressortissant à un langage général du corps. Par ailleurs, les technologies de communication produisent une part de plus en plus importante de sons incorporés à l'environnement urbain : radios, télévisions, "sonos", musiques applanies. De facto, la communication interpersonnelle sonore doit s'accorder sur l'environnement sonore ambiant, en déjouer les obstacles sonores, les masques, utiliser ses possibilités, ruser avec lui.

Il est un autre point, inaperçu, par lequel ces deux thématiques très en vogue aujourd'hui celle de la communication et celle de l'environnement se retrouvent. Elles ont pris position toutes les deux sur de la question du parasite. Dans l'opinion européenne (récente enquête sur les nuisances) le bruit est la parasite n°1. Dans la théorie de l'information, le parasite est le "problème" par excellence. Comme contraire du signal il est en même temps son indispensable support. La lutte contre les nuisances et la quête de la transmission d'information la plus pure sont des finalités impératives¹¹ ; c'est la *priorité donnée à l'intelligibilité*, en acoustique de l'environnement comme en communication.

Il est évident que toutes les actuelles interventions pour améliorer l'environnement sonore cachent une téléologie particulière qu'on peut résumer comme *la chasse aux parasites*, présumé d'ailleurs très amplifié par la plupart des associations d'usagers. C'est pourquoi je voudrais donner à entendre aujourd'hui une série de situations sonores d'apparence paradoxale où la question du parasite est posée. Moins pour jouer facilement du paradoxe, que pour susciter une distance critique, pointer les risques d'erreurs, voire d'aberrations entraînées par l'absence d'analyse fine, par la simplification abusive et les associations syncrétiques, par la radicalisation des différences : tous travers au nom desquels, par exemple, on associe la clarté sonore à l'agrément, ou l'on oppose sans ambages le silence au bruit.

3 - QUATRE FIGURES DU PARASITE.

Les quatre figures du parasite qui vont être illustrées s'inspirent de quelques résultats tirés de trois travaux menés par notre Centre de recherche sur l'espace sonore¹² :

- une recherche sur le thème : Environnement sonore et communication interpersonnelle (contribution à l'ASP CNRS/CNET Image et Son, 1985).
- un Séminaire de recherche CNRS/Ministère de l'Environnement qui pose les bases d'une anthropologie sociale de l'Environnement sonore;

- un programme de recherche sur la culture sonore dans les chantiers du bâtiment.

Les exemples cités ont une réalité sonore reproductible ; ils sont tirés de la bande-son qui accompagne la synthèse : "*Environnement sonore et communication interpersonnelle*".

LE PARASITE COMME MOYEN DE COMMUNICATION.

Écoutons un marché. Le climat sonore très caractéristique est aisément reconnaissable. Qu'il soit abrité par une place ancienne piétonne ou dans un espace couvert, qu'il soit exposé au bruit d'un grand boulevard ou perdu sur la vastitude d'un mail de grand ensemble, malgré de capitales différences acoustiques, le marché sonne toujours comme un marché. Cette permanence tient moins à la reproduction de quelques sons semblables : froissements, chutes de cageots, tintements, pépiements électroniques de caisses enregistreuses ; trop d'autres bruits différent pour que la reconnaissance soit aisée. L'identité est plutôt inscrite dans l'organisation interne du matériau sonore. Chaque élément peut très rapidement sortir du fond puis y rentrer, passer du statut de signe ou d'indice au statut de parasite. La masse mouvante de ces petits bruits porte la fonction prioritaire d'une telle activité : la prolifération de l'échange sous ses formes économiques, symboliques, collectives. L'aspect social de la communication l'emporte alors sur la transmission de messages clairs. Quoique rien de bien important ne s'y dise vraiment, le marché reste pourtant un des hauts lieux de la communication sociale dans les villes et les campagnes. C'est la matérialité du lien, la fonction de contact qui devient prioritaire : ce que Roman Jakobson appelle la "fonction phatique". Sa matière première, ici : du parasite sonore.

Il est d'autres situations, plus nombreuses qu'on ne croit, où la communication interpersonnelle se fait non seulement malgré le parasitage sonore mais tisse l'échange à même ce matériau. Dans les coursives de certains grands ensembles, on peut entendre des enfants donner tellement de la voix qu'aucune intelligibilité ne semble apparemment possible de par la réverbération qui produit un effet de tonneau. La situation n'est pourtant pas totalement subie puisqu'il suffit de baisser le ton ou d'orienter différemment l'émission pour que les mots soient compréhensibles. Les enfants semblent pouvoir adapter leur intonation à ces défauts typiques des grands volumes lisses. Voici donc un bel exemple de handicap acoustique retourné en jeu de communication dont le sens est double. D'abord, jouer à l'affrontement vocal, jeu assez comparable au *katjak* esquimau, au cours duquel sont éprouvés à la fois l'identité singulière et la reconnaissance du statut et de la place de l'individu dans la communauté. Ensuite, délimiter une solidarité ludique par la valorisation du contexte acoustique qui est ici la part la moins universelle de la communication, celle qui ne fera sens que pour les initiés. De telles anamorphoses vocales qui sont jugées rhédibitoires en terme d'intelligibilité et qui sont fréquentes dans l'espace urbain offrent par ailleurs tout autant de possibilités pour l'identité sociale.

LE PARASITE COMME MASQUE POSITIF.

La phonation vernaculaire est largement cultivée par les adolescents des grands ensembles. Certains dialogues échangés à distance sont fondés sur une modalité intonatoire des plus sélectives qui n'est compréhensible que par les familiers. L'utilisation d'un effet de créneau, que seule la pratique peut apprendre¹³, favorise le masque sémiotique. On reste frappé par la permanence de certains traits d'un parler adolescent typique de l'habitat social

social produit depuis trente ans. En l'absence de toute démonstration, on ne peut qu'évoquer la possibilité d'une interaction entre ce style vocal et les caractéristiques morpho-acoustiques liées à cette architecture et au type d'implantation des quartiers. En tous cas, enfants et adolescents donnent aux grands ensembles une voix qui, s'ajoutant aux parasites de l'acoustique passive, finit par être perçue elle-même comme du bruit. Le parasite assure de nouveau une double fonction. Comme filtre, instrument de sélectivité, il réserve l'accès au sens pour les seuls membres du groupe. Comme son ou bruit emblématique, il affiche pour les autres l'identité sonore du groupe¹⁴.

Selon une modalité comparable, l'univers du travail manuel présente une très grande variété d'empreintes sonores parfois si précises qu'un ouvrier peut reconnaître à la simple audition non seulement le type de travail accompli ainsi que la phase en cours, mais encore la "manière" de l'équipe, l'âge des opérateurs, la qualité de l'ouvrage, la menace diffuse de risques et de dangers. Écoutons un chantier de second oeuvre dans le bâtiment. Tout y parle sa langue en secret. La pelle qui gâche le mortier répond à la truelle et à la taloche. Chocs sourds, percussions, et frottements n'arrivent pas selon le hasard. L'oreille attentive y perçoit comme une respiration collective. Et plus que les paroles brèves, souvent redondantes, c'est le dialogue discret des sifflotements qui assure la teneur du temps laborieux qui passe. Parasites et bruits divers, dont le béotien dirait qu'ils sont purs accidents fonctionnels, composent un code langagier élémentaire dont le niveau de complexité ne dépasse pas celui des langues tambourinées¹⁵ pour ce qui touche à la fonction référentielle. En revanche la charge importante de connotations et d'associations tirées de l'expérience permet à l'auditeur averti d'identifier les localisations, les temporalités, et en particulier les modes de socialisation typiques au groupe, ainsi que la qualité du lien social¹⁶.

LE PARASITE COMME MODE D'ANOMIE.

Un certain nombre de situations sonores jugées parasitaires sont directement liées à l'évolution des technologies de communication. Un discours courant s'attache volontiers à les dénoncer comme une maladie psycho-sociologique. Les us et abus de sons médiatisés favoriseraient un non-vouloir communiquer. Les récentes techniques de conservation et de rediffusion sonore ont profondément modifié la relation physique qui, autrefois, reliait nécessairement les sons et l'écoute, les émetteurs et la collectivité réceptrice. Ainsi, la chaîne hi-fi tend à se substituer à la salle de concert, le répondeur téléphonique à l'interlocuteur, la duplication, éventuellement pirate, au son original. Un ensemble de phénomènes, de l'ordre du court-circuit et de la différence, à la fois, dont Jacques Attali soulignait la nouveauté et que R. Murray-Schafer dénomme "schizophonie"¹⁷ pourrait même remettre en cause le rôle économique et social de la production et de la diffusion de sons musicaux.

Il est à remarquer d'abord que toutes les formes d'écoute estimées a-sociales sont en fait des modes de communication anoniques usant de techniques ou de dispositifs non encore tout à fait banalisés. On sera frappé de voir que la première vague d'observations sur le walkman soulignait en même temps la nuisance physique encourue par les porteurs et la coupure répréhensible d'avec la collectivité. Ce point de vue n'est-il pas précisément celui de l'exclus? Point de vue de celui qui porte un regard judiciaire sur l'écouter baladeur qui est ailleurs, le regard dans le vague, présent seulement dans sa jouissance sonore? "Comment peut-on ne pas communiquer?" se demandaient, par une même interrogation, psycho-sociologues, journalistes et passants? Entrant mieux dans la psychologie du porteur, la seconde vague

d'études montra qu'une fois l'effet de mode passé, une nouvelle génération d'auditeurs-baladeurs était apparue, moins fanatique, usant du walkman comme d'un instrument sonore parmi d'autres¹⁸. La persistance d'un jugement globalement négatif traduit alors chez ceux qui, experts ou non, en sont les auteurs un malaise doublement ressenti. C'est d'abord une interprétation où la projection personnelle prend sa part : quand l'autre met un casque, il me refuse la communication. C'est ensuite la résistance à l'inusité, la difficulté à reconnaître l'apparition de pratiques qui mettent en cause les définitions reçues de la communication, qui estompent la différence théorique entre communication (intentionnelle) et la simple interaction.

Avant tout jugement de valeur, on ne saurait donc trop recommander un attentif examen phénoménologique : analyser la pratique du walkman à partir du phénomène sonore lui-même. Comparer la perméabilité de la plupart des casques avec certains masques sonores urbains impénétrables. S'interroger sur la nature et la fonction des sons écoutés. Se demander aussi en quoi la position du mélomane isolé dans la bulle sonore de son écoute domestique serait si différente.

En fait, l'écoute du baladeur n'est un stéréotype que dans les analyses simplistes évoquées plus haut. Les situations sont plus variées qu'on ne croit. Au cours d'une de nos enquêtes sur la communication sonore¹⁹, les situations d'écoute duelles de baladeur étaient souvent évoquées : écouter "en même temps" deux programmes différents ("mais l'important c'est d'écouter ensemble", disent deux enfants littéralement ficelés dans le même réseau d'écoute), ou encore, écouter à deux le même programme. Nous avons pu ainsi enregistrer deux enfants, écoutant le même "tube" sur le même walkman et qui, distants de trois mètres, se tournaient le dos et ne devaient guère s'entendre, de par le niveau sonore adopté. En revanche, les chantonnements qu'ils émettaient étaient troublants. "Ecoute par conduction osseuse", "vocalisation caractéristique de certains autistes", diront respectivement un acousticien et un psychanalyste, plus tard confrontés à l'enregistrement et ignorants la nature de la situation. De plus, les voix choisissant un tissure différente s'accordaient comme par une sorte de convention, comme au nom d'une polyphonie prédéterminée. Peut-on parler d'une communication? Ne s'agit-il que d'une interaction? Mais, dira à son tour un musicien, voici exactement la situation du concert à l'occidentale. La communication verbale, le toussotement même sont des parasites. L'autre doit être auditivement absent. Ma liberté d'écoute individuelle est la condition première pour une empathie, parfois chaleureuse, avec les autres auditeurs. La négation des possibilités de communiquer selon la situation paradigmatique (réceptivité sensorielle orientée vers l'émetteur) n'interdit pas d'autres formes de communication. Elle en favoriserait même l'essor dans certains cas : les groupes sociaux et les classes d'âge pour lesquels la rupture du dialogue ou le ne pas paraître communiquer est un condition d'existence.

LE PARASITE COMME DÉNI OU COMME REFUS DE COMMUNICATION.

Le déni de communication est une situation fréquente dans la vie quotidienne. Il revêt souvent des formes mineures peu commodes à observer et qui ressemblent à l'usage vernaculaire du parasite (deuxième figure). Ainsi, le passage tumultueux d'un camion dans la rue ou le crescendo d'une musique à la radio permettront l'énonciation d'un mot affectivement difficile à dire. Ainsi, la conversation dans un lieu bruyant, un café très animé par exemple, peut favoriser une bouffée de confidences sûrement moins audibles qu'en un lieu à la fois silencieux et réverbérant. Mais, si la pudeur individuelle ou la pudeur sociale²⁰ utilisent ainsi des masques sonores opportunément

présents, c'est moins pour sélectionner la destination du message que pour effacer la référence. En de tels cas, le déni porte sur le contenu des messages : n'avoir rien dit de signifiant ; "mettons que je n'ai rien dit".

Dans les formes plus radicales, plus explicites aussi, c'est l'acte de communiquer lui-même qui est dénié, même si, paradoxe de la communication, ce déni nécessite de vraies actions communicatives. Les troubles sonores de voisinage favorisent de telles situations. Ne plus vouloir entendre l'autre exige souvent une grande dépense de contacts sociaux latéraux, pourrait-on dire, qu'il faut multiplier si l'on veut éviter la communication directe avec le "fauteur" qu'un jour ou l'autre il faudra bien pourtant affronter. Mais l'instrumentation devient alors facilement cause. Excédé, voulez-vous faire taire un bruiteur qui parasite votre nuit? Vous réveillez alors tout le voisinage que vous paraissez à votre tour. D'autres dialogues, sans doute énergiques, vont bientôt s'échanger par les fenêtres. Un cas remarquable résumera parfaitement l'ambivalence de l'acte de dénier la communication. Un acousticien en retraite avait sur-isolé sa cellule logement. Un jour, pour éprouver la qualité de son travail, il pousse à fond le volume de sa sonorisation domestique gorgée de watts. Le voisin du dessus dont les verres commencent à tressaillir se fait connaître. C'est la rencontre ; on cause. L'acousticien rassure enfin l'autre : "Vous n'aurez plus à m'entendre. C'était juste une blague; juste pour vérifier que j'étais bien isolé." Contact établi; communication terminée. Des deux issues de l'histoire, on ne sait laquelle choisir.

La reconnaissance de cette ambiguïté est sans doute une des voies pour expliquer les pratiques sonores, voire les rituels, des discothèques. Il faudrait d'abord se demander si la plongée dans un déferlement de fréquences tenues à 110, voire 120 dB (A) n'isole pas davantage le groupe de l'environnement et du monde que chaque individu dans le groupe. Il s'agit, quelques soient les dangers auditifs, de faire strictement corps avec le groupe, en deçà de toute signification référentielle. "Nous sommes nés dans le bruit, disent des adolescents d'un quartier populaire de Lyon. Quand on fait du bruit ensemble, on existe. Souvent on ne s'entend plus mais, de toutes façons, on n'a rien à dire" ²¹. Le parasite devient ici une situation recherchée. Polysémique par nature, il est un instrument idéal pour une classe d'âge qui hésite si souvent entre la communication fusionnelle, le déni et le refus de communiquer. Il est le corps sonore d'un lien social dont la nature n'étonnera qu'une idéologie de la communication à la mode aujourd'hui.

L'actuelle représentation quasiment normative qui postule l'impossibilité de ne pas communiquer vient redoubler le flux énorme et incessant d'informations et de communication sur lequel est tramé le devenir des sociétés industrialisées ou "développées". En fait, cette situation commence à avoir l'air d'un parasitage total et universel. Opposer à ce désordre issu de l'ordre d'autres parasitages particuliers ou singuliers devient peut-être une nécessité salutaire pour les individus et les groupes sociaux. Faut-il comprendre, en ce sens, l'usage de plus en plus fréquent ou de plus en plus souhaité de deux modalités parasitaires apparemment contraires mais douées d'une efficacité assez radicale : d'un côté, le bruit le plus extrême, de l'autre, le silence compris comme une rupture de la communication, voire un brutal faire-taire ? Notre société est malade d'adiasthénie, dit Gillo Dorflès ; voyez la multiplication des continuum visuels et auditifs qui trament l'espace urbain, l'esthétique des medias, celle aussi des arts du spectacle; tous proclament l'horreur vacui. Ne serions-nous pas en train de sombrer dans la peur du vide, en train de perdre le sens et l'usage de la coupure, de la pause,

de l'intervalle et, par là même, quelque chose de la fonction rythmique²² ? C'est aussi contre le totalitarisme d'un devoir-communiquer que Jean-Paul Aron évoquait la dimension sociologiquement positive du vacarme, du goût pour les intensités brutales, refuge de ceux qui ne peuvent ni accéder au silence, ni l'imposer. Cathartique, non-sens par défaut opposé au non-sens par excès un parasitage décisif vient alors faire le vide.

4-BRUIT ET SOCIÉTÉ : UNE HISTOIRE TRÈS ANCIENNE.

Le bruit n'est-il un problème que dans notre société d'aujourd'hui ? Il est difficile de répondre catégoriquement. Une cause essentielle en est l'incidence des dérives des représentations et des concepts dans l'histoire des idées. Nous manquons d'une vraie histoire de l'environnement. Qu'est-ce qu'une gêne individuelle au XVI^{ème} siècle ? Quels sont les objets sensoriels émergents dans les hantises collectives, dans les conflits de voisinage à telle époque ? Parfois l'odeur, parfois le toucher. L'hyperesthésie sociale change avec les siècles.

En revanche, comme parasite, son doué du double pouvoir de porter l'information et de l'interrompre, le bruit est aussi vieux que l'institution sociale. Le bruit trouve une utilisation instituée, sinon institutionnelle, dans toutes les sociétés. Tous les groupements humains se sont servis et se servent de trois types de bruit, trois formes socialisées. Ils le font précisément dans le cadre des institutions et des rituels. Ces fonctions sociales du bruit sont la fonction phatique, la fonction parasitaire, la charivari.

La fonction phatique, fonction de contact, nous l'avons illustrée dans la première figure. Plutôt qu'un vacarme, encore qu'il y en ait, ce bruit est une rumeur : la rumeur d'être ensemble. Ce type de bruit fonctionne comme la trame sonore de la communication sociale. On le trouve partout où le collectif doit vérifier les solidarités, les connivences, le lien social, ceci à des échelles très différentes : de la situation interpersonnelle à celle de la masse dans sa forme contemporaine. Il faut interroger le rôle des médias à ce sujet. Contrairement aux deux autres, cette fonction n'est pas réservée à des moments sociaux particuliers comme la rupture, l'affrontement ritualisé, le champ du sacré.

La fonction parasitaire, nous l'avons également illustrée. Elle utilise le bruit à double titre, comme outil de filtrage, de sélectivité et comme outil de production des identités personnelles et sociales. Polysémique, le parasite filtre, sélectionne, permet la différence et la distinction entre les individus, et les groupes dont il gère souvent l'ouverture et la fermeture.

La troisième fonction est fondamentalement perturbatrice : c'est le charivari. Elle donne le ton à ces moments qui viennent marquer la vie, le calendrier d'une société, moments de diastole, d'explosion, d'affect collectif. Les interdits sont pour la plupart mis entre parenthèse, y compris celui de se taire ou de maîtriser son bruit. Les hiérarchies sont oubliées de façon aussi momentanée, parfois renversées. Le vacarme y est indispensable, puissant, parfois terrifiant²³. Plusieurs noms de fêtes connotent justement cette forte présence du sonore tonitruant : au *Tape-chaudron* on fait sonner les bassines ; la *Vague* de Villefranche sur Saône traduit en autres choses la houle sonore qui submerge le centre-ville ce jour-là. D'autres termes connotent les effets du bruit : le *charivari*, c'est le mal de tête.

On pourrait donc dire en conclusion que le social ne se donne pas à entendre sans cette condition omniprésente du bruit .Il semble que le bruit, au sens parasitaire, soit inséparable de la communication humaine. Il a le pouvoir d'instaurer l'échange, le dialogue, les communications sociales et, aussi, celui de créer le désordre. De cette expérience vieille comme le monde , on trouvera la transposition mythique sous la forme des chaos sonores, bangs et autres *tohu waw bohu* . Dans les cosmogonies de la plupart des cultures, de la Genèse à l'épopée de Guilgamesh, des cosmogonies maoris aux pâles mythologies des dessins animés intersidéraux issus de certain imaginaire nippon : le rôle imparti aux bruits et au Bruit est toujours le même : permettre que quelque chose naisse, puis organiser le monde ²⁴ puis *in fine* tonner l'apocalypse et le terme.

¹cf *Traité des objets musicaux*, Paris, Ed du Seuil, 1966.

² Après une longue période où les recherches sur l'écoute ont été segmentées et spécialisées (physiologie, psycho-acoustique, audition du bruit gênant, écoute musicale), un travail fondamental sur la psychologie générale du sonore est enfin mené par Edith Lecourt, professeur à l'Université de Strasbourg (thèse d'Etat, articles dans le *Journal de psychologie*, la *Revue de Musicothérapie*..)

³ Un récent bilan de ces avatars de définition est proposé par Jacques Cosnier en introduction à : *Les voies du langage*, (coll.), Paris, Dunod, 1982.

Pour une compréhension approfondie de la notion et pour de plus amples analyses sur les écoles et courants :

QUERE L : *Des miroirs équivoques - aux origines de la communication moderne*, Paris, Aubier, 1982.

BEAUD P : *La société de connivence*, Paris, Aubier, 1984.

WINKIN Y : *La nouvelle communication*, Paris, Ed du Seuil, 1981.

KOULOUMDJIAN M F, BABIN P : *Les nouveaux modes de comprendre*, Paris, Ed du Centurion, 1983.

⁴ Exemple de plus en plus répandu de cette différence : le répondeur téléphonique qui, à en croire Michel Chion, favoriserait un nouveau genre de communication interpersonnelle : la lettre sonore (Cf. *Chronique des événements sonores* in *Le Monde de la Musique*, novembre 1988).

⁵ Les deux périodes les plus riches en ce sens sont le XV^{ème} siècle qui connut un grand essor de la théorie de la signification et le XVIII^{ème} traversé par la question de l'expression humaine et des langages (Comment communiquent un sourd, un aveugle, deux étrangers qui ne parlent pas la même langue, un nourrisson qui ne sait que crier?).

⁶ On lira avec profit l'excellent ouvrage d'initiation réalisé par Y.Winkin; cf. note 4.

⁷ Au niveau d'une rapide et claire synthèse sur les théories de l'information, nous pouvons renvoyer à l'ouvrage de poche de Joël de Rosnay : *Le Macroscop*.

⁸ Ainsi le si fréquent amalgame entre émetteur et destinataire, entre récepteur et destinataire.

⁹ Lorsque du son et du sens, nul ne peut dire lequel est référent de l'autre, nous entrons dans cette phase particulière du langage que Roman Jakobson a nommée : fonction poétique

¹⁰ Le concept qui nous vient de Austin et cette théorie (*Speech Act*) ont une origine élective dans le courant de la logique anglaise. Parmi les ouvrages de synthèse sur cette approche, citons un classique un peu ancien : SEARLE J. R. : *Speech Acts*, Cambridge University Press, 1969, (trad. française, Hermann, 1988) et le plus récent RECANATI F : *Les énoncés performatifs*, Paris, Minuit, 1988.

¹¹ On retrouve cette attitude chez l'auteur du *Paysage Sonore* (Ed J.C. Lattès, 1979) lui-même, RM Schafer qui valorise, non sans quelques raisons, le *hi-fi* contre le *low-fi*.

¹² Les activités de recherche du CRESSON sont menées par l'Equipe interdisciplinaire sur l'environnement urbain, les technologies de l'environnement et les pratiques sociales (EUTERPES). Cette unité associée au CNRS (ura 1268) est implantée à l'Ecole d'Architecture de Grenoble. Les références des textes sont les suivantes :

- Séminaire "Environnement sonore et Société". Synthèse résumée Séminaire PIREN-CNRS/ Ministère de l'Environnement), Grenoble ESU/CRESSON-EUTERPES, 1987. 110 p. (sous la direction de J.F.AUGOYARD),

- THIBAUD JP, ODION J P : *Culture sonore en chantier*, CRESSON/EUTERPES, 1987

- AUGOYARD J F. : *Environnement sonore et communication inter - personnelle*, Contribution à l'ASP CNRS/CNET Image et son), Grenoble, CRESSON/ESU, 1985. 2 tomes, 200 p. + cassette (12')(coll.AMPHOUX P, BALAY O.)

¹³ Il s'agit ici d'ajuster la phonation aux fréquences les moins encombrées dans la bande passante contextuelle. C'est un effet fondamental dans la tradition culturelle de la voix

publique. On s'en convaincra à l'écoute des quelques vestiges qui nous restent : voix de marchands, vendeurs à la criée, militants vendeurs de journaux.

14 Fonction analogue à celle des affiches ou pancartes de l'éthologie animale. Cf; en particulier, K. Lorenz. Cf. aussi les remarques d'Edith Lecourt (in Les limites sonores du Soj. in *Bulletin de Psychologie*, Tome 36, n° 360, pp 577-582) ; chaque groupement social concret aurait un "son" propre.

15 BUSNEL GR, CLASSE A, *Wistled language*, Berlin, Springer Verlag, 1976.

16 Pour de plus amples développements cf ,le programme de recherche sur la communication sonore dans les milieux de travail mené au CRESSON/EUTERPES. Voir. aussi note 12, THIBAUT-ODION 1988.

17 ATALI J. *Brutts. Pour une économie politique de la musique*, Paris, MURRAY-SCHAFFER R. *Le paysage sonore*, Paris, Ed. J.C Lattès, 1979.

18 Nous renvoyons particulièrement à deux recherches :

CAVE F., COTEN F. Investigation préliminaire d'une modification volontaire de l'environnement sonore et social. L'exemple du walkman. Paris, Ministère de l'environnement, 1984.

KOUMOUMDJIAN M.F : *Le walkman et ses pratiques*, Lyon, IRPEACS, 1986

19 Cf *Environnement sonore et communication interpersonnelle*, op.cit.

20 De beaux exemples de l'effacement de l'identité de l'individu ou du groupe existent dans la grammaire conversationnelle de certains patois où le "je " de l'action se déguise en "nous" impersonnel.

21 In : BALAY O, CHELKOFF G : *La dimension sonore d'un quartier*, Grenoble, CRESSON/EUTERPES, 1985.

22 Cf *L'intervalle perdu*, Paris, 1984.

Gillo Dorflès a aussi développé ce thème dans notre séminaire "Environnement sonore et Société" (op.cit.). Dans la même recherche collective, Jean-Paul Aron devait développer le thème du parasite absolu et Michel de Certau, celui du droit à ne pas communiquer

23 Cf les fêtes médiévales de l'âne, des fous; les carnivals ; les charivaris étudiés par Claudie Marcel-Dubois (Musée des Arts et traditions populaires) ; les fêtes des pygmées étudiées par Shima Arom ; la Vague de Villfranche sur Saône étudiée par Y.Chalas.

24 En particulier par la fonction instauratrice du procès de nomination des êtres, ou de l'organisation cardinale de l'espace .